

Jonathan Franzen



Purity

Éditions de l'Olivier

À l'occasion de la parution le 6 mai 2016 du roman de Jonathan Franzen *Purity*, les Éditions de l'Olivier vous en offrent le premier chapitre.

Édition hors commerce

© Jonathan Franzen, 2015.

© Éditions de l'Olivier, 2016
pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Éditions de l'Olivier ont le plaisir
de vous offrir les premières pages de

Purity

le nouveau roman de Jonathan Franzen

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis*

à paraître le 6 mai 2016

Purity, alias Pip, ne sait pas qui elle est. Sa mère lui cache l'identité de son père et vit recluse sous un faux nom. Sans repères, criblée de dettes après son diplôme, Pip traîne dans un squat à Oakland, Californie, et se demande quoi faire de sa vie. C'est alors qu'elle rencontre Annagret, une activiste allemande qui la dirige vers Andreas Wolf, un lanceur d'alertes charismatique – lequel rappelle par bien des côtés Edward Snowden et Julian Assange. Depuis la base de son ONG en Bolivie, Andreas se livre à des attaques ciblées sur internet. Alors qu'ils se rapprochent et que leur relation devient de plus en plus trouble, Andreas avoue à Pip son secret.

Dans un récit époustouflant de virtuosité, Jonathan Franzen plonge dans le passé d'Andreas, qui fut un dissident dans l'Allemagne de l'Est des années 80, et jette ses personnages dans les courants violents de l'histoire contemporaine.

Purity est un livre où tout le monde ment, pour cacher ses erreurs, ses fautes et ses crimes. C'est un thriller qui n'épargne pas les pouvoirs et ceux qui en abusent. Mais aussi un roman d'amour désespéré dans lequel le sexe et les sentiments s'accordent rarement. On l'aura compris : jamais Franzen n'aura été aussi audacieux, aussi imprévisible que dans ce roman à la fois profond et formidablement divertissant.

Né en 1959, Jonathan Franzen est notamment l'auteur des *Corrections* et de *Freedom* (l'Olivier, 2002 et 2011). Il a été consacré par *Time Magazine* comme le « Grand Romancier Américain » de son époque. Paru l'an dernier aux États-Unis, *Purity* est un best-seller traduit dans plus de 36 pays.

« Jonathan Franzen a écrit son livre le plus ambitieux... et le plus réussi. Les personnages se croisent, les retournements de situation se multiplient... On se croirait dans du Dickens. *Purity* est un roman à grand suspense extrêmement divertissant. »

The New York Times

« On pourrait dire que *Purity* est un chef-d'œuvre, mais ce ne serait pas lui rendre assez d'honneur : Franzen semble dorénavant abonné aux coups de génie, et c'est un pur plaisir que de retrouver, dans un roman aussi excitant, le regard affuté qu'il porte sur notre époque. »

Time

« *Purity* est si drôle, si intelligent qu'une fois ouvert, il est impossible de le lâcher. Chaque page de ce roman nous confirme que Jonathan Franzen est le romancier américain le plus important de sa génération. »

The Chicago Tribune

« Jonathan Franzen a un véritable don pour créer des intrigues, pour ordonner le cours chaotique de la vie et le mener vers des dénouements logiques, mais toujours surprenants. L'écriture de Franzen est maîtrisée et fluide, et sa vision du monde et des compromissions morales du journalisme est subversive. »

The Washington Post

« Franzen explore jusqu'au bout les motivations de ses personnages, et parfois même sur plusieurs décennies... c'est ce qui fait de lui un si bon écrivain. Il arrive à produire en même temps les portraits les plus précis et la plus épique des fresques. »

The Boston Globe

« Le dernier livre qui m'a captivé est *Purity* de Jonathan Franzen. »
Bret Easton Ellis

Purity à Oakland

LUNDI

– Oh, chaton, je suis si contente d’entendre ta voix, dit la mère de la fille au téléphone. Mon corps est encore en train de me trahir. J’ai parfois l’impression que ma vie n’est qu’un long processus de trahison corporelle.

– Mais n’est-ce pas le lot de chacun ? répondit Pip, la fille.

Elle avait pris l’habitude d’appeler sa mère au milieu de sa pause déjeuner chez Renewable Solutions. Cela la soulageait de ce sentiment de ne pas être faite pour son travail, d’avoir un travail pour lequel personne ne pouvait être fait, ou de n’être faite pour aucune sorte de travail ; et ensuite, au bout de vingt minutes, elle pouvait affirmer en toute sincérité qu’elle avait besoin de retourner travailler.

– J’ai la paupière gauche qui tombe, expliqua sa mère. C’est comme s’il y avait un poids dessus qui la tirait vers le bas, un plomb de ligne de pêche ou quelque chose comme ça.

– Là, maintenant ?

– Par intermittence. Je me demande si ce ne serait pas un symptôme de la paralysie de Bell.

– Quoi que puisse être la paralysie de Bell, je suis sûre qu’il ne s’agit pas de ça.

– Si tu ne sais même pas ce que c’est, chaton, comment peux-tu en être aussi certaine ?

– Je ne sais pas... parce que tu n’avais pas la maladie de Basedow ? Ou un mélanome ? Que tu n’étais pas en hyperthyroïdie ?

Se moquer de sa mère ne procurait à Pip aucun plaisir particulier. C’est juste que leurs rapports étaient totalement pervertis par l’*aléa moral*, un terme utile qu’elle avait appris en cours d’économie

à l'université. Elle était comme une banque trop essentielle à l'économie de sa mère pour faire faillite, ou une employée qui peut tout se permettre parce qu'elle se sait indispensable. Certains de ses amis à Oakland avaient des parents compliqués, mais ils parvenaient malgré tout à leur parler tous les jours sans que cela donne lieu à des excès de bizarreries, car même les plus difficiles d'entre eux avaient d'autres ressources que leur seule progéniture. En ce qui concernait Pip, sa mère n'avait qu'elle.

- En tout cas, je ne crois pas pouvoir aller travailler aujourd'hui, dit celle-ci. La seule chose qui rende mon travail supportable, c'est la méditation, et comment veux-tu que j'ouvre mes chakras avec un plomb de pêche invisible qui me pèse sur la paupière ?

- Maman, tu ne peux pas encore te mettre en congé de maladie. On n'est même pas en juillet. Et si jamais tu attrapes une vraie grippe ou autre chose ?

- Et pendant ce temps, tout le monde se demande ce que fait là cette vieille femme, à ranger leurs courses dans un sac, avec la moitié du visage qui lui dégringole sur l'épaule. Tu n'imagines pas combien j'envie ton box. Son invisibilité.

- N'idéalisons pas mon box, veux-tu, dit Pip.

- C'est ça qui est terrible avec les corps. Ils sont si visibles, si visibles.

La mère de Pip, bien que déprimée chronique, n'était pas folle. Elle réussissait à s'accrocher à son emploi de caissière au New Leaf Community Market de Felton depuis plus de dix ans, et dès que Pip renonçait à son propre mode de pensée pour se soumettre à celui de sa mère, elle comprenait parfaitement ce qu'elle lui disait. La seule décoration sur les parois grises de son box était un autocollant pour voiture : AU MOINS, LA GUERRE CONTRE L'ENVIRONNEMENT PROGRESSE BIEN. Les box de ses collègues étaient recouverts de photos et d'articles découpés, mais Pip, elle, appréciait le pouvoir de l'invisibilité. De plus, elle s'attendait à être renvoyée d'un mois à l'autre, alors à quoi bon s'installer ?

- Tu as réfléchi à la manière dont tu voulais ne pas célébrer ton non-anniversaire ? demanda-t-elle à sa mère.

- Franchement, j'aimerais rester au lit toute la journée, la tête cachée sous les couvertures. Je n'ai pas besoin d'un non-anniversaire pour me rappeler que je vieillis. Ma paupière s'en charge très bien toute seule.

- Je peux te faire un gâteau et te l'apporter, on le mangera ensemble. Tu as l'air un peu plus déprimée que d'habitude.

- Je ne suis jamais déprimée quand je te vois.

- Ha ! Dommage que je n'existe pas en comprimés. Un gâteau à la stévia, tu réussirais à le manger ?

- Je ne sais pas. La stévia a un drôle d'effet dans ma bouche. On ne trompe pas une papille gustative, d'après mon expérience.

- Le sucre, aussi, a un arrière-goût, dit Pip, même si elle savait cet argument vain.

- Le sucre a un arrière-goût *amer* qui ne pose aucun problème aux papilles parce qu'elles sont conçues pour distinguer l'amertume sans s'y attarder. Elles n'ont pas à passer cinq heures à enregistrer l'étrangeté - l'étrangeté ! Et c'est ce qui m'est arrivé la seule fois où j'ai bu une boisson à la stévia.

- Ce que je dis, c'est que l'amertume est tenace. [...] À propos de ce week-end, ajouta Pip d'un ton dur, sache que j'ai l'intention d'aborder un sujet dont tu n'aimes pas parler.

Sa mère émit un petit rire qui se voulait charmant, un gloussement d'impuissance.

- Il n'y a qu'un sujet dont je n'aime pas parler avec toi.

- Eh bien, c'est justement celui-ci. Te voilà prévenue.

Sa mère ne releva pas. Du côté de Felton, le brouillard devait s'être dissipé à présent, ce brouillard que la mère de Pip voyait chaque jour disparaître avec regret car il révélait un monde lumineux auquel elle préférerait ne pas appartenir. Elle méditait mieux dans la sécurité de la grisaille matinale. Le soleil devait briller maintenant, verdi et doré par les fines aiguilles des séquoias à travers lesquelles il filtrait, la chaleur de l'été pénétrant par les fenêtres à moustiquaire de la chambre-véranda et enveloppant le lit (celui-là même que Pip, alors adolescente en mal d'intimité, avait réquisitionné, pour reléguer sa mère sur un lit de camp dans la pièce

principale, jusqu'à ce qu'elle parte pour l'université et que sa mère le reprenne). Elle était sans doute assise dessus en ce moment même, en train de méditer. Si tel était le cas, elle ne reparlerait pas avant que Pip ne la relance ; elle serait tout essoufflée.

- Ça n'a rien de personnel, poursuivit Pip. Je ne veux aller nulle part. Mais j'ai besoin d'argent, tu n'en as pas, moi non plus, et il n'y a qu'un endroit où je peux espérer en trouver. Il n'y a qu'une personne qui, au moins théoriquement, me *doit* quelque chose. On va donc en parler.

- Chaton, dit tristement sa mère, tu sais que je ne le ferai pas. Je suis désolée que tu aies besoin d'argent, mais le problème n'est pas ce que j'aime ou pas. C'est de pouvoir ou pas. En l'occurrence, je ne peux pas, par conséquent on va devoir réfléchir à une autre solution pour toi.

Pip fronça les sourcils. De temps en temps, elle ressentait le besoin de tester la solidité de la camisole de force de circonstances qui l'emprisonnait depuis deux ans, pour voir si les manches n'avaient pas pris un peu de jeu. Mais, chaque fois, elles s'avéraient toujours aussi serrées. Toujours cent trente mille dollars de dette, toujours sa mère pour unique réconfort. C'était assez remarquable, la façon soudaine et totale dont elle avait été piégée à la minute où ses quatre ans de liberté universitaire avaient pris fin ; elle aurait eu de quoi être déprimée, si elle avait pu se le permettre.

- Bon, je vais raccrocher, maintenant, dit-elle dans le combiné. Prépare-toi pour aller travailler. Ton problème d'œil n'est sûrement dû qu'à un manque de sommeil. Ça m'arrive parfois quand je ne dors pas.

- Vraiment ? s'enthousiasma sa mère. Toi aussi, ça te le fait ?

Pip savait que cela prolongerait la conversation, voire l'étendrait aux maladies génétiques, en tout cas l'obligerait à mentir comme un arracheur de dents, mais elle décida qu'il valait mieux que sa mère pense à l'insomnie qu'à la paralysie de Bell, car, au moins, comme le lui répétait Pip, en vain, depuis des années, il existait des médicaments contre l'insomnie. Quand Igor passa la tête à l'intérieur du box de Pip, à 13 h 22, elle était encore au téléphone.

- Maman, excuse-moi, il faut que je te laisse, au revoir, dit-elle avant de raccrocher.

[...]

Elle ne savait pourquoi mais, à l'université, elle s'était mis en tête - son esprit était comme un ballon chargé d'électricité statique, qui attirait de manière aléatoire les idées flottant autour de lui - que le summum de la civilisation était de passer le dimanche matin dans un café à lire un véritable exemplaire papier de l'édition dominicale du *New York Times*. C'était donc devenu son rituel hebdomadaire et, d'où que lui soit venue cette idée, ses dimanches matin étaient bel et bien les moments où elle se sentait le plus civilisée. Peu importait jusqu'à quelle heure elle était sortie et avait bu la veille, elle achetait le *Times* à huit heures, l'emportait au Peet's Coffee, commandait un scone et un double cappuccino, s'installait à sa table préférée dans le coin de la salle et s'abandonnait avec bonheur à quelques heures d'oubli.

L'hiver précédent, au Peet's, elle avait remarqué un joli garçon plutôt fluet qui observait le même rituel. Au bout de quelques semaines, au lieu de lire les articles, elle pensait à l'image qu'elle offrait au garçon, se demandant s'il fallait lever les yeux et le surprendre en train de la regarder, jusqu'à ce qu'il devienne clair qu'elle allait devoir trouver un nouveau café, ou bien lui adresser la parole. Quand elle croisa de nouveau son regard, elle tenta une invitation de la tête qui lui sembla si désuète et si étudiée qu'elle fut étonnée de la rapidité avec laquelle elle fonctionna. Le garçon la rejoignit aussitôt et déclara avec assurance que, puisqu'ils étaient là tous les deux chaque dimanche matin, ils pouvaient dorénavant partager un journal et sauver un arbre.

- Et si on veut tous les deux lire la même page ? dit Pip avec une certaine hostilité.

- Tu étais là avant moi, répondit le garçon. La priorité te revient.

Il ajouta que ses parents, à College Station, au Texas, avaient la fâcheuse habitude d'acheter le *Times* du dimanche en deux exemplaires pour éviter de s'en disputer les pages.

Pip, tel un chien qui ne connaît que son nom et cinq mots simples

du langage humain, entendit juste que le garçon était issu d'une famille biparentale normale ayant de l'argent à gaspiller.

- C'est un peu mon seul moment vraiment à moi de toute la semaine, dit-elle.

- Désolé, fit le garçon en reculant. Mais tu avais l'air de vouloir me parler.

Pip ne savait pas comment ne pas être hostile envers les garçons de son âge qui s'intéressaient à elle. C'était dû en partie au fait que la seule personne au monde en qui elle avait confiance était sa mère. De ses expériences au lycée et à l'université, elle avait déjà appris que plus le garçon était gentil, plus douloureux ce serait pour eux deux lorsqu'il découvrirait qu'elle était beaucoup plus perturbée que sa gentillesse à elle ne le laissait paraître. Ce qu'elle n'avait pas encore appris, c'était comment ne pas vouloir que quelqu'un soit gentil avec elle. Les garçons pas-gentils étaient très forts pour le détecter et l'exploiter. Ainsi, ni les gentils ni les pas-gentils n'étaient fiables, et en plus, elle n'était pas très douée pour distinguer les uns des autres avant de se retrouver dans un lit avec eux.

- On pourrait peut-être prendre un café à un autre moment, dit-elle au garçon. Le matin d'un autre jour de la semaine.

- Bien sûr, acquiesça-t-il d'une manière hésitante.

- Parce que maintenant qu'on s'est parlé, on n'est plus obligés de continuer à se regarder. On peut se contenter de lire chacun notre journal, comme tes parents.

- Je m'appelle Jason, au fait.

- Et moi, Pip. Et maintenant qu'on sait comment on s'appelle, on a encore moins de raisons de continuer à se regarder. Je peux me dire : « Ah, ce n'est que Jason », et tu peux te dire : « Ah, ce n'est que Pip. »

Il rit. Il s'avéra qu'il était diplômé de Stanford en mathématiques et vivait le rêve d'un étudiant en maths de troisième cycle, à savoir travailler pour une fondation de promotion de l'arithmétique aux États-Unis, tout en essayant d'écrire un manuel dont il espérait qu'il révolutionnerait l'enseignement des statistiques. Après deux rendez-vous, il lui plaisait suffisamment pour qu'elle se dise qu'il

valait mieux coucher avec lui avant que l'un ou l'autre ne souffre. Si elle attendait trop longtemps, Jason découvrirait qu'elle était empêtrée dans les dettes et les obligations, et il partirait en courant. Ou elle devrait lui avouer que ses sentiments les plus profonds allaient à un homme mûr qui ne croyait pas à l'argent – ni en tant que monnaie américaine, ni en tant qu'objet de possession –, mais qui, en outre, était marié.

Afin de ne pas tout garder secret, elle parla à Jason du « travail » de bénévolat qu'elle effectuait, après les heures de bureau, sur le désarmement nucléaire, sujet sur lequel il semblait en savoir tellement plus qu'elle, alors que c'était son « travail » à elle, qu'elle se braqua un peu. Heureusement, c'était un grand bavard qui se passionnait pour beaucoup de choses : Philip K. Dick, *Breaking Bad*, les loutres de mer et les pumas, les mathématiques appliquées à la vie quotidienne, et surtout sa méthode géométrique d'enseignement des statistiques, qu'il expliqua si bien qu'elle la comprit presque. À leur troisième rendez-vous, dans un restaurant de nouilles où elle fut obligée de faire semblant de ne pas avoir faim parce qu'elle n'avait pas encore touché sa dernière paye de Renewable Solutions, elle se retrouva à un carrefour : tenter une amitié ou se retrancher dans la sécurité du sexe ordinaire.

En sortant du restaurant, dans la calme Telegraph Avenue du dimanche soir nimbée d'un léger brouillard, elle fit des avances à Jason, qui y répondit avidement. Son ventre gargouillait tandis qu'elle le pressait contre celui de Jason ; elle espérait qu'il ne l'entendait pas.

– Tu veux qu'on aille chez toi ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

Jason répondit que non, hélas, car il hébergeait sa sœur.

Au mot *sœur*, le cœur de Pip se serra d'hostilité. Elle-même n'ayant ni frère ni sœur, elle ne pouvait s'empêcher d'être agacée par les exigences et le soutien potentiel de ceux des autres ; leur normalité de famille nucléaire, leur fortune de proximité héritée.

– On peut aller chez moi, dit-elle avec un brin de mauvaise humeur.

Et elle était si fâchée contre la sœur de Jason de l'avoir remplacée

dans la chambre de ce dernier (et, par extension, dans son cœur, même si elle ne tenait pas particulièrement à y avoir une place), et si contrariée par sa situation financière, tandis que Jason et elle marchaient main dans la main dans Telegraph Avenue, qu'ils étaient arrivés à la porte de sa maison lorsqu'elle se souvint qu'ils ne pouvaient pas y aller.

- Ah, fit-elle. Euh... Tu veux bien attendre dehors une seconde, le temps que je règle un détail ?

- Ben... oui, bien sûr, dit Jason.

Elle lui donna un baiser reconnaissant, ce qui les amena à se peloter pendant dix minutes sur le pas de sa porte, Pip s'abîmant dans le plaisir d'être touchée par un garçon correct et hautement compétent, jusqu'à ce qu'un gargouillement audible de son estomac ne l'en sorte.

- Une seconde, d'accord ? dit-elle.

- Mais... tu as *faim* ?

- Non ! Enfin, là, d'un coup, peut-être un peu. Au restaurant, je n'avais pas faim, pourtant.

Elle introduisit sa clef dans la serrure et entra. Dans le séjour, son colocataire schizophrène, Dreyfuss, regardait un match de basket en compagnie de son colocataire handicapé, Ramón, sur un téléviseur de récup' et au moyen d'un convertisseur numérique obtenu lors d'un troc de rue par un troisième colocataire, Stephen, dont elle était plus ou moins amoureuse. Le corps de Dreyfuss, gonflé par les médicaments qu'il avait jusqu'à présent toujours pris avec application, remplissait un fauteuil bas, de récupération lui aussi.

- Pip ! Pip ! s'écria Ramón. Pip, qu'est-ce que tu fais maintenant, t'avais dit qu'tu m'aiderais p'tête avec mon vocabulaire, tu veux bien m'aider maintenant ?

Pip barra ses lèvres de son index, et Ramón plaqua ses mains sur sa bouche.

- Eh oui, dit Dreyfuss à voix basse. Elle ne veut pas qu'on sache qu'elle est là. Mais pourquoi donc ? Se pourrait-il que ce soit parce que les espions allemands sont dans la cuisine ? J'emploie le mot *espions* d'une manière cavalière, bien sûr, quoique peut-être pas tout

à fait impropre, dans la mesure où l'Oakland Nuclear Disarmament Study Group compte quelque trente-cinq membres, parmi lesquels Pip et Stephen sont loin d'être les plus indispensables, or la maison que les Allemands, avec le sérieux et l'indiscrétion qu'on leur connaît, ont choisi de privilégier, depuis maintenant près d'une semaine, est la nôtre. Un fait étrange, qu'il convient de considérer.

- Dreyfuss, siffla Pip en se rapprochant de lui pour ne pas avoir à élever la voix.

Dreyfuss entrecroisa placidement ses gros doigts sur son ventre et continua de s'adresser à Ramón, qui ne se lassait jamais de l'écouter.

- Se pourrait-il que Pip veuille éviter de parler aux espions allemands ? Surtout ce soir, peut-être ? Alors qu'elle a ramené à la maison un jeune homme avec lequel elle folâtre sur le perron depuis un quart d'heure ?

- C'est toi l'espion, chuchota Pip, l'air furieux. Je déteste que tu m'espionnes.

[...]

Elle retourna hâtivement à la porte et fit entrer Jason, qui soufflait dans ses mains en coupe. Lorsqu'ils passèrent devant le séjour, Ramón couvrit sa bouche de ses mains pour souligner sa volonté de discrétion, tandis que Dreyfuss gardait les yeux rivés sur son match de basket, imperturbable. Il y avait tant de choses à voir pour Jason dans cette maison, et si peu que Pip souhaitait qu'il voie. Et puis il y avait l'odeur de Dreyfuss et de Ramón - ils avaient chacun la leur, de levure pour Dreyfuss, d'urine pour Ramón. Elle y était habituée, mais pas les visiteurs. Elle gravit rapidement l'escalier sur la pointe des pieds, espérant que Jason comprendrait qu'il fallait se dépêcher et ne pas faire de bruit. À travers une porte fermée du premier étage, on entendait les intonations familières de Stephen et de sa femme qui s'asticotaient.

Dans sa petite chambre, au second, elle conduisit Jason jusqu'à son matelas sans allumer aucune lumière, pour ne pas qu'il remarque à quel point elle était pauvre. Elle était horriblement pauvre, mais ses draps étaient propres ; elle était riche de propreté. Quand elle avait emménagé dans cette chambre, un an plus tôt,

elle avait récuré chaque centimètre du plancher et du rebord de la fenêtre en pulvérisant du désinfectant dans tous les coins, et quand les souris étaient venues lui rendre visite, elle avait suivi le conseil de Stephen et bourré de paille de fer chaque point d'entrée imaginable, après quoi elle avait nettoyé de nouveau le plancher. Mais à présent, ayant fait passer le tee-shirt de Jason par-dessus ses épaules osseuses pour se livrer à divers préliminaires agréables, elle se souvint que ses seuls préservatifs se trouvaient dans sa trousse de toilette laissée dans la salle de bains du rez-de-chaussée, parce que les Allemands occupaient sa salle de bains habituelle. Sa propreté devint alors un handicap supplémentaire. Elle baisa du bout des lèvres le sexe érigé et nettement circoncis de Jason, murmura : « Excuse-moi, une seconde, je reviens tout de suite » et saisit un peignoir qu'elle ne termina d'ajuster et de nouer qu'au milieu de la dernière volée de marches, à l'instant même où elle s'aperçut qu'elle avait négligé d'expliquer où elle allait.

- Et merde, fit-elle en s'arrêtant dans l'escalier.

Rien chez Jason ne donnait à penser qu'il avait des mœurs sexuelles débridées, et Pip, en possession d'une ordonnance encore valable pour une pilule du lendemain, eut le sentiment, à ce moment-là, que le sexe était l'unique domaine de sa vie dans lequel elle avait un peu de réussite. Son corps, au moins, devait rester propre. L'autoapitoiement la gagna, cette idée qu'il n'y avait que chez elle que le sexe était logiquement si déplaisant, comme un poisson savoureux bourré de petites arêtes. Derrière elle, derrière la porte de la chambre conjugale, la femme de Stephen élevait la voix au sujet de la vanité morale.

- Je suis prêt à m'accommoder de la vanité morale, l'interrompt Stephen, plutôt que de souscrire à un plan divin qui provoque la misère de quatre milliards de gens.

- C'est l'essence même de la vanité morale ! triompha sa femme.

La voix de Stephen provoqua chez Pip un désir plus profond qu'elle n'en avait jamais éprouvé pour Jason, et elle en conclut qu'elle n'était pas coupable de vanité morale : dans son cas, il s'agissait plutôt d'un manque d'amour-propre, puisque l'homme qu'elle désirait

vraiment n'était pas celui avec lequel elle s'apprêtait à coucher. Sur la pointe des pieds, elle descendit jusqu'au rez-de-chaussée et passa dans le couloir devant les piles de matériaux de construction récupérés. Dans la cuisine, l'Allemande Annagret parlait en allemand. Pip fonça dans la salle de bains, fourra un chapelet de trois préservatifs dans la poche de son peignoir, sortit la tête de la pièce et la rentra vivement : Annagret se tenait maintenant sur le seuil de la cuisine.

C'était une beauté aux yeux bruns et à la voix plaisante, bousculant les préjugés de Pip sur la laideur de la langue allemande et les yeux bleus de ses locuteurs. Son petit ami Martin et elle séjournaient dans divers quartiers pauvres américains, soi-disant pour éveiller les consciences à leur organisation internationale de défense des squatteurs et établir des relations avec le mouvement antinucléaire américain, mais avant tout, semblait-il, pour se prendre en photo dans ces ghettos, devant de joyeuses peintures murales. Le mardi soir précédent, lors d'un dîner communautaire auquel Pip n'avait pu couper, car c'était son tour de faire la cuisine, la femme de Stephen avait attaqué Annagret au sujet du programme d'armement nucléaire d'Israël. La femme de Stephen était de celles qui tiennent rigueur aux autres femmes de leur beauté (le fait qu'elle n'ait rien contre Pip, avec laquelle elle était au contraire plutôt maternelle, confirmait l'image de médiocrité que Pip avait de son propre physique), et le charme naturel d'Annagret, plus accentué que gâché par sa coupe de sauvageonne et ses sourcils chargés de piercings, l'avait tellement contrariée qu'elle s'était mise à débiter des contre-vérités flagrantes à propos d'Israël. Le cas d'Israël était le seul, en matière de désarmement, que Pip connaissait bien (elle avait récemment préparé un rapport sur le sujet pour son groupe d'études), de sorte que, poussée en plus par son extrême jalousie envers la femme de Stephen, elle avait résumé en un éloquent discours de cinq minutes l'évidence de la capacité nucléaire israélienne.

D'une manière invraisemblable, cela avait fasciné Annagret. Se déclarant « super-impressionnée » par Pip, elle l'avait entraînée à l'écart des autres dans le séjour, où elles s'étaient assises sur le canapé et avaient eu une longue discussion entre filles. Les attentions

d'Annagret avaient quelque chose d'irrésistible ; aussi, lorsqu'elle avait commencé à parler du célèbre hors-la-loi d'Internet Andreas Wolf, dont il s'avérait qu'elle le connaissait personnellement, et à dire que Pip était exactement le genre de jeune personne dont le Sunlight Project de Wolf avait besoin, qu'il fallait que Pip laisse tomber son avilissant travail d'esclave et postule pour l'un des stages rémunérés proposés par le Sunlight Project, et que très probablement, pour décrocher l'un de ces stages, elle n'aurait qu'à répondre à un « questionnaire » officiel auquel Annagret elle-même pourrait la soumettre avant de quitter la ville, Pip s'était sentie si flattée – si *désirée* – qu'elle avait promis de se soumettre au questionnaire. Cela faisait alors quatre heures qu'elle buvait du vin en cubi.

Le lendemain matin, redevenue sobre, elle avait regretté sa promesse. Andreas Wolf, sous le coup de plusieurs mandats d'arrêt européens et américains pour piratage informatique et espionnage, s'était établi avec son Sunlight Project en Amérique du Sud, et il était bien évidemment inenvisageable pour Pip d'abandonner sa mère et d'aller s'installer là-bas. Deuxièmement, même si certains de ses amis considéraient Wolf comme un héros et qu'elle-même était relativement intriguée par sa théorie selon laquelle le secret c'est l'oppression, et la transparence c'est la liberté, elle n'était pas une personne politiquement engagée. Ses convictions suivaient surtout celles de Stephen, et elle faisait preuve pour les défendre du même dilettantisme capricieux que dans sa pratique de l'exercice physique. Troisièmement, à en juger par la ferveur avec laquelle Annagret en avait parlé, le Sunlight Project avait un peu l'air d'une secte. Quatrièmement, elle en était certaine, lorsqu'elle répondrait au questionnaire il paraîtrait clair qu'elle était loin d'être aussi intelligente et bien informée que son discours de cinq minutes sur Israël ne l'avait laissé entendre. Aussi avait-elle évité les Allemands jusqu'à ce matin où, en sortant pour aller partager le *Times* du dimanche avec Jason, elle avait trouvé un mot d'Annagret dont le ton était si blessé qu'elle avait à son tour déposé un mot devant sa porte, lui promettant de lui parler ce soir-là.

À présent, tandis que son estomac continuait d'exprimer le

vide, elle attendait une variation dans le flot de langue allemande, signe qu'Annagret aurait quitté le seuil de la cuisine. Deux fois, tel un chien face à une conversation humaine, Pip fut presque sûre d'entendre son nom prononcé. Si elle avait eu les idées claires, elle serait allée dans la cuisine d'un air décidé, aurait annoncé que comme elle recevait un garçon, elle ne pouvait pas répondre au questionnaire, et elle serait remontée dans sa chambre. Mais elle mourait de faim, et le sexe devenait de plus en plus une tâche abstraite.

Elle finit par entendre des pas, le raclement d'une chaise de cuisine. Elle fonça alors hors de la salle de bains, mais le bas de son peignoir s'accrocha à quelque chose. Un clou sur une pile de vieilles planches. Tandis qu'elle s'écartait en sautillant de la pile qui s'écroulait, la voix d'Annagret résonna derrière elle dans le couloir.

- Pip ? Pip, ça fait trois jours que je te cherche !

Pip se retourna et vit Annagret avancer vers elle.

- Salut, oui, désolée, dit-elle en reformant à la hâte la pile de planches. Là, je ne peux pas. J'ai... Demain ?

- Non, fit Annagret en souriant, viens maintenant. Viens, viens, tu as promis.

- Euh...

L'esprit de Pip hiérarchisait mal les priorités. Dans la cuisine, où se tenaient les Allemands, se trouvaient également les corn-flakes et le lait. Ce ne serait peut-être pas plus mal qu'elle mange quelque chose avant de retourner auprès de Jason ? Ne serait-elle pas plus efficace, plus réactive et énergique si elle pouvait manger d'abord quelques corn-flakes ?

- Laisse-moi juste monter une seconde dans ma chambre. Une seconde, d'accord ? Je redescends tout de suite, promis.

- Non, viens, viens. Viens maintenant. Ça ne prend que quelques minutes, dix minutes. Tu vas voir, c'est amusant, c'est juste un questionnaire à remplir. Viens. On t'a attendue toute la soirée. Tu viens le faire maintenant, *ja* ?

La belle Annagret l'appelait de la main. Pip voyait ce que Dreyfuss voulait dire à propos des Allemands ; et en même temps, c'était reposant de se soumettre aux ordres de quelqu'un. Sans compter

que, depuis le temps qu'elle était en bas, cela serait plutôt désagréable d'aller demander à Jason encore un peu de patience. Sa vie était tellement envahie de choses désagréables qu'elle avait choisi de retarder le moment de les affronter le plus longtemps possible, même si ce retard promettait de les rendre plus terribles encore lorsqu'elle les affronterait.

- Chère Pip, dit Annagret en caressant les cheveux de Pip qui, assise à présent à la table de la cuisine, mangeait un grand bol de corn-flakes et n'avait pas très envie qu'on lui touche les cheveux. Merci de faire ça pour moi.

- On se dépêche, d'accord ?

- Oui, tu vas voir. Il y a un questionnaire à remplir. Tu me rappelles tellement moi quand j'avais ton âge et que je cherchais un but dans la vie.

Pip n'apprécia guère le sous-entendu de cette remarque.

- Bon, dit-elle. Désolée de demander ça, mais le Sunlight Project, ce n'est pas une secte ?

- Une secte ? À l'autre bout de la table, Martin, barbe de trois jours et keffieh palestinien, s'esclaffa : Pour son culte de la personnalité, peut-être.

- *Ist doch Quatsch, du*, le rabroua Annagret. *Also wirklich.*

- Pardon ? fit Pip.

- C'est vraiment n'importe quoi, ce qu'il dit. Le Project, c'est l'opposé d'une secte. C'est l'honnêteté, la vérité, la transparence, la liberté. Les gouvernements qui pratiquent le culte de la personnalité sont ceux qui le détestent.

- Mais son chef est très chérissmétique, rétorqua Martin.

- Charismatique ? dit Pip.

- Charismatique. J'ai prononcé comme *arissmétique*. Andreas Wolf est très charismatique.

Martin rit de nouveau.

- Ça pourrait presque avoir sa place dans un manuel de vocabulaire. Comment utiliser le mot *charismatique* dans une phrase. « Andreas Wolf est très charismatique. » C'est tout de suite clair, on comprend immédiatement le sens du mot. Il en est la définition même.

Martin donnait l'impression d'asticoter Annagret, et Annagret de ne pas vraiment l'apprécier ; et Pip comprit, du moins crut comprendre, qu'Annagret avait couché avec Andreas Wolf à une époque. Elle avait au moins dix ans de plus que Pip, peut-être quinze. D'une chemise en plastique semi-transparent, un article de papeterie d'aspect européen, elle sortit quelques feuilles légèrement plus longues et plus étroites que les feuilles américaines.

- Tu es une sorte de recruteuse, c'est ça ? lança Pip. Tu voyages avec ce questionnaire ?

- Je n'ai pas d'habilitation officielle, dit Annagret. Nous rejetons toute forme d'autorité. Mais je suis une des personnes chargées de cette mission pour le groupe.

- C'est pour ça alors que tu es ici, aux États-Unis ? C'est un voyage de recrutement ?

- Annagret est *multitâche*, dit Martin avec un sourire à la fois admiratif et moqueur.

Annagret lui demanda de la laisser seule avec Pip, et il s'éloigna en direction du séjour, n'ayant apparemment toujours rien remarqué de l'antipathie qu'il inspirait à Dreyfuss. Pip en profita pour se servir un deuxième bol de céréales ; elle cochant au moins la case « alimentation ».

- Nous nous entendons bien, Martin et moi, en dehors de sa jalousie, expliqua Annagret.

- Jalousie de quoi ? dit Pip, la bouche pleine. D'Andreas Wolf ? Annagret secoua la tête.

- J'ai été très proche d'Andreas pendant longtemps, mais c'était plusieurs années avant de connaître Martin.

- Tu étais donc très jeune. [...] Mais on peut peut-être passer au questionnaire ? J'ai comme qui dirait un garçon en haut qui m'attend, ce qui explique pourquoi je porte ce peignoir sans rien en dessous, au cas où tu te poserais la question.

- Là, maintenant ? s'alarma Annagret. Il est en haut ?

- Je croyais qu'on n'en avait pas pour longtemps.

- Tu ne peux pas lui demander de revenir un autre soir ?

- Je préférerais éviter, dans la mesure du possible.

- Alors, va lui dire que tu as simplement besoin de quelques minutes, dix minutes, avec une amie. Comme ça, ce ne sera pas toi le jaloux de l'histoire pour une fois.

À ces mots, Annagret fit un clin d'œil à Pip, pour qui ce genre de chose était une vraie prouesse ; les clins d'œil étant à l'opposé du sarcasme, ils échappaient à son domaine de compétence.

- Je crois que tu ferais mieux de me poser tes questions pendant que tu m'as sous la main, dit-elle.

Annagret lui assura que celles-ci n'entraînaient ni bonnes ni mauvaises réponses, ce dont Pip doutait fort, car pourquoi les poser si on ne pouvait pas se tromper ? Mais la beauté d'Annagret était rassurante. Face à elle, de l'autre côté de la table, Pip avait le sentiment de passer un entretien pour devenir Annagret.

- *Lequel des superpouvoirs suivants préféreriez-vous détenir ?* lut Annagret. *Voler, être invisible, lire dans les pensées des autres, ou arrêter le temps pour tout le monde sauf vous.*

- Lire dans les pensées des autres.

- Excellente réponse, même s'il n'y en a pas de bonnes ni de mauvaises.

Le sourire d'Annagret était si chaud qu'on s'y serait baigné. Pip n'avait pas encore fait son deuil de l'université, où elle avait eu de très bons résultats aux examens.

- *Veillez expliquer votre choix,* enchaîna Annagret.

- Parce que je ne fais pas confiance aux autres, répondit Pip. Même ma mère, en qui j'ai confiance, ne me dit pas certaines choses, des choses vraiment importantes, et ce serait bien d'avoir un moyen de les connaître sans qu'elle ait à me les dire. Je saurais ce que j'ai besoin de savoir, mais elle n'aurait pas à en souffrir. En dehors de ma mère, et c'est pareil avec tout le monde, je ne sais jamais ce qu'on pense de moi, et je ne suis apparemment pas très douée pour le deviner. Du coup, ce serait super de pouvoir entrer dans la tête des gens, ne serait-ce que deux secondes, pour vérifier que tout va bien, qu'ils ne sont pas en train de penser des trucs horribles à mon sujet. Comme ça, je pourrais leur faire confiance. Je n'en abuserais pas. C'est si dur d'être toujours sur ses gardes.

C'est un tel effort d'essayer de savoir ce qu'on attend de moi. C'est épuisant, à force.

- Oh, Pip, ce n'est presque pas la peine d'aller plus loin. Ce que tu dis est fantastique.

- Vraiment ?

Pip eut un sourire triste.

- Tu vois, même là, je me demande pourquoi tu dis ça. C'est peut-être une façon de m'amener à continuer de répondre à ton questionnaire. D'ailleurs, pourquoi tu tiens tant à ce que j'y réponde ? Ça m'intrigue.

- Tu peux avoir confiance en moi. C'est seulement parce que tu m'impressionnes.

- Sauf que ça, ça ne tient pas debout, parce que, en réalité, je n'ai rien de très impressionnant. Je n'en sais pas tant que ça sur les armes nucléaires, il se trouve simplement que je connais le cas d'Israël. Je n'ai aucune confiance en toi. Aucune. Je n'ai confiance en personne.

Le visage de Pip commençait à chauffer.

- Je ferais mieux de remonter, maintenant. Je culpabilise d'avoir laissé mon ami là-haut.

Annagret aurait dû sentir qu'il fallait la laisser partir, ou du moins s'excuser de la retenir, mais elle (était-ce une particularité allemande ?) semblait hermétique à ce genre de signal.

- Il faut suivre le questionnaire, dit-elle. Ce n'est qu'un questionnaire, mais il faut le suivre.

Elle tapota la main de Pip, puis la caressa.

- Nous allons faire vite.

Pourquoi Annagret ne cessait-elle de la toucher ? s'interrogea Pip.

- *Tes amis disparaissent. Ils ne répondent plus ni aux textos, ni aux messages sur Facebook, ni au téléphone. Tu joins leurs employeurs, qui te disent qu'ils ne viennent plus travailler. Tu joins leurs parents, qui te disent qu'ils sont très inquiets. Tu vas voir la police, qui te dit qu'elle a enquêté et que tes amis vont bien mais qu'ils habitent maintenant dans d'autres villes. Au bout d'un moment, tous tes amis ont disparu. Que fais-tu alors ? Attends-tu de disparaître à ton tour afin de comprendre ce qui leur est arrivé ? Essaies-tu d'enquêter ? Prends-tu la fuite ?*

- C'est uniquement mes amis qui disparaissent ? Il y a encore plein de gens de mon âge dans les rues et qui ne sont pas mes amis ?

- Oui.

- Honnêtement, je pense que j'irais voir un psychiatre si ça m'arrivait.

- Mais ta psychiatre parle à la police et découvre que tout ce que tu as dit est vrai.

- Dans ce cas, j'aurais au moins une amie : ma psychiatre.

- Mais ensuite, elle disparaît à son tour.

- C'est un scénario de paranoïaque. On dirait une histoire sortie du cerveau de Dreyfuss.

- Tu attends, tu enquêtes ou tu fuis ?

- Ou je me suicide. J'ai le droit de me suicider ?

- Il n'y a pas de mauvaise réponse.

- Je me réfugierais probablement chez ma mère. Je voudrais garder un œil sur elle. Et si elle disparaissait quand même, sans doute que je me suiciderais, parce qu'il deviendrait clair qu'être en contact avec moi ne serait bon pour personne.

Annagret sourit de nouveau.

- Excellent.

- Quoi ?

- Tu t'en sors très, très bien, Pip.

Elle tendit les bras par-dessus la table et posa ses mains, ses mains chaudes, sur les joues de Pip.

- Dire que je me suiciderais est la bonne réponse ?

Annagret retira ses mains.

- Il n'y en pas de mauvaise.

- Ça amoindrit un peu mon sentiment de bien m'en sortir.

- *Laquelle ou lesquelles des choses suivantes avez-vous faite(s) sans permission : ouvrir la boîte mail de quelqu'un, lire des informations sur le smartphone de quelqu'un, fouiller l'ordinateur de quelqu'un, lire le journal intime de quelqu'un, fouiller les documents personnels de quelqu'un, écouter une conversation privée quand le téléphone de quelqu'un vous appelle accidentellement, obtenir des informations sur quelqu'un sous des prétextes fallacieux, coller votre oreille à un mur ou à une porte pour écouter une conversation, etc.*

Pip fronça les sourcils.

- J'ai le droit de sauter une question ?

- Tu peux avoir confiance en moi.

Annagret lui toucha la main une fois encore.

- Il vaut mieux répondre.

Pip hésita, puis avoua :

- J'ai épluché jusqu'au dernier bout de papier appartenant à ma mère. Si elle tenait un journal, je l'aurais lu, mais elle n'en tient pas. Si elle avait une boîte mail, je l'aurais ouverte. J'ai consulté toutes les bases de données en ligne. Je n'en suis pas fière, mais elle refuse de me dire qui est mon père, elle refuse de me dire où je suis née, elle refuse même de me dire son vrai nom. Elle prétend qu'elle fait ça pour me protéger, mais je suis convaincue que le danger est uniquement dans sa tête.

- Ce sont des choses que tu as besoin de savoir, dit Annagret d'un air grave.

- Oui.

- Tu as le droit de les savoir.

- Oui.

- Tu te rends compte que ce sont des choses que le Sunlight Project peut t'aider à découvrir ?

Le cœur de Pip s'emballa, en partie parce que, non, à vrai dire, elle n'avait pas pensé à cette perspective, et qu'elle était effrayante, mais surtout parce qu'elle sentait s'instaurer à présent un véritable rapport de séduction, auquel toutes les attentions tactiles d'Annagret n'avaient été qu'un prélude. Elle retira sa main et ramena ses bras près de son corps.

- Je croyais que le Project s'intéressait aux secrets d'État et industriels.

- Oui, bien sûr. Mais il a de nombreuses ressources.

- Je pourrais, quoi ? Leur écrire et leur demander les informations en question ?

Annagret secoua la tête.

- Ce n'est pas une agence de détectives privés.

- Mais si j'y faisais un stage...

- Voilà.
- Ça, c'est intéressant.
- C'est à prendre en considération, *ja* ?
- *Ja-ab*, confirma Pip.

- Vous êtes en voyage dans un pays étranger, lut Annagret, et un soir, la police vient vous arrêter à votre hôtel en vous accusant, à tort, d'espionnage. On vous emmène au commissariat. On vous dit que vous avez le droit de passer un coup de téléphone qui sera écouté des deux côtés. On vous prévient que votre interlocuteur sera lui aussi soupçonné d'espionnage. Qui appelez-vous ?

- Stephen, dit Pip.

Une lueur de déception passa sur le visage d'Annagret.

- Le Stephen d'ici ? Ce Stephen-là ?
- Oui, quel est le problème ?

- Pardonne-moi, mais je pensais que tu allais dire ta mère. Tu l'as citée dans toutes tes autres réponses jusqu'ici. Elle est la seule personne en qui tu aies confiance.

- Si on parle de profonde confiance, oui. Mais là, elle serait folle d'inquiétude, et puis elle ne sait pas comment marche le monde, elle ne saurait pas qui appeler pour m'aider. Stephen saurait exactement qui appeler.

- À moi, il me semble un peu faible.

- Quoi ?

- Il me semble faible. Il est marié avec cette femme en colère qui veut tout contrôler.

- Oui, je sais, cette union n'est pas une réussite – crois-moi, je le sais.

- Tu as des sentiments pour lui ! s'écria Annagret, consternée.

- Oui, j'en ai, et alors ?

- Eh bien, tu ne me l'as pas dit. On s'est tout raconté sur le canapé, mais ça, tu ne me l'as pas dit.

- Tu ne m'as pas dit, toi, que tu avais couché avec Andreas Wolf !

- Andreas est un personnage public. Je dois faire attention. Et c'était il y a longtemps.

- Vu comme tu parles de lui, tu recommencerais sans hésiter.

- Pip, s'il te plaît, fit Annagret en lui prenant les mains. Ne nous

disputons pas. Je ne savais pas que tu avais des sentiments pour Stephen. Excuse-moi.

Mais la douleur de la blessure infligée à Pip par le mot *faible* ne s'estompa pas, au contraire, et elle se demanda, atterrée, comment elle avait pu confier autant de détails personnels à une femme si sûre de sa beauté qu'elle se truffait le visage de métal et se coupait les cheveux (du moins, on aurait pu le croire) au taille-haie. Pip, qui n'avait pas les moyens d'une telle assurance, libéra vivement ses mains, se leva et posa bruyamment son bol de céréales dans l'évier.

- Je vais remonter dans ma chambre...

- Non, il nous reste encore six questions...

- Parce qu'il est évident que je n'irai pas en Amérique du Sud et que je n'ai aucune confiance en toi, absolument aucune. Je vous suggère d'ailleurs, à ton petit ami onaniste et à toi, d'aller à L.A. vous trouver une autre maison où squatter et de soumettre votre questionnaire à une candidate attirée par quelqu'un de plus fort que Stephen. On ne veut plus de vous chez nous, moi comme les autres. Si tu avais un tant soit peu de respect, tu aurais compris que je n'avais aucune envie d'être ici avec toi, maintenant.

- Pip, s'il te plaît, attends, je suis vraiment, vraiment désolée.

Les regrets d'Annagret paraissaient sincères.

- On peut laisser tomber les autres questions, dit-elle.

- Je croyais qu'il fallait remplir le formulaire. Qu'il le fallait, que c'était impératif. Bon Dieu, que je suis conne.

- Non, tu es très intelligente. Je te trouve formidable. Je crois seulement que ta vie tourne peut-être un peu trop autour des hommes en ce moment.

Pip écarquilla les yeux, médusée par cette nouvelle insulte.

- Tu as peut-être besoin d'une amie femme un peu plus âgée que toi mais qui autrefois te ressemblait beaucoup.

- Tu ne m'as jamais ressemblé, rétorqua Pip.

- Si, je t'assure. Assieds-toi, s'il te plaît, *ja* ? Parle avec moi.

La voix d'Annagret était si suave et si autoritaire, et son insulte avait jeté une lumière si humiliante sur la présence de Jason dans la chambre de Pip qu'elle faillit lui obéir et s'asseoir. Mais lorsque sa

défiante à l'égard des autres la prenait, il lui devenait physiquement insupportable de rester en leur compagnie. Elle s'enfuit dans le couloir en entendant derrière elle le raclement d'une chaise et son nom qu'on appelait.

Sur le palier du premier étage, elle s'arrêta, bouillante de colère. Stephen était faible ? Elle pensait trop aux hommes ? *Comme c'est gentil. Comme c'est valorisant pour moi.*

Derrière la porte de Stephen, la dispute conjugale avait cessé. Pip s'en approcha très discrètement, pour s'éloigner du bruit du match de basket en bas, et écouta. Bientôt, un ressort de sommier grinça, puis un soupir gémissant caractéristique, et elle comprit qu'Annagret avait raison, que Stephen était faible, oui, il l'était ; pourtant, il n'y avait rien d'anormal à ce qu'un homme et une femme mariés couchent ensemble. En les écoutant et en se les représentant, Pip fut gagnée par un sentiment d'exclusion et d'abattement qu'elle n'avait qu'un moyen d'apaiser.

Elle gravit les marches restantes de l'escalier deux à deux, comme si gagner cinq secondes sur son ascension pouvait rattraper sa demi-heure d'absence. Arrivée devant sa chambre, elle se composa une mine contrite, qu'elle avait utilisée mille fois avec sa mère et qui avait fait ses preuves. Elle ouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur en affichant la mine en question.

Les lumières étaient allumées et Jason s'était rhabillé. Assis sur le lit, il écrivait des textos, l'air absorbé.

- Psst ! fit Pip. Tu es très en colère contre moi ?

Il secoua la tête.

- C'est juste que j'ai dit à ma sœur que je serais rentré pour onze heures.

Le mot *sœur* effaça une grande partie de la contrition du visage de Pip, mais Jason ne la regardait pas de toute façon. Elle entra, se mit à côté de lui et le toucha.

- Il n'est pas encore onze heures, si ?

- Il est onze heures vingt.

Elle posa la tête sur son épaule et les mains autour de son bras. Elle sentit ses muscles se contracter tandis qu'il tapait ses messages.

- Excuse-moi, dit-elle. Je ne peux pas t'expliquer ce qui s'est passé. Enfin, si, mais je ne veux pas.

- T'as pas à t'expliquer. Je m'en doutais un peu, de toute manière.

- De quoi ?

- De rien. Oublie.

- Non, dis. Tu te doutais de quoi ?

Il cessa d'écrire et contempla le plancher.

- C'est pas que je sois moi-même super normal. Mais dans ce cas précis...

- J'ai envie de faire normalement l'amour avec toi. C'est encore possible ? Ne serait-ce qu'une demi-heure ? Tu peux dire à ta sœur que tu auras un peu de retard.

- Écoute... Pip... Il fronça les sourcils. C'est ton vrai prénom, d'ailleurs ?

- C'est comme ça que je me fais appeler.

- C'est bizarre, j'ai pas l'impression de m'adresser à toi quand je l'utilise. Je sais pas... « Pip. » « Pip. » On dirait... Je sais pas...

Les dernières traces de contrition disparurent, et Pip ôta ses mains de Jason. Elle se savait sur le point d'exploser, mais ne pouvait s'en empêcher. Elle ne parvint qu'à maîtriser le ton de sa voix.

- OK, dit-elle. Donc, tu n'aimes pas mon prénom. Qu'est-ce qu'il y a d'autre que tu n'aimes pas chez moi ?

- Eh, attends. C'est toi qui m'as planté ici pendant une heure. Plus d'une heure.

- C'est vrai. Et ta sœur t'attendait.

Prononcer de nouveau le mot *sœur* fut comme jeter une allumette dans un four rempli de gaz, cette colère prête à la combustion qui l'accompagnait chaque jour ; il y eut comme un « wouf ! » à l'intérieur de sa tête.

- Franchement, reprit-elle, le cœur battant, autant que tu me dises tout ce que tu n'aimes pas chez moi, puisqu'il est évident qu'on ne baisera jamais, puisque je ne suis pas assez normale, même si je serais assez curieuse de savoir en quoi je suis si anormale que ça.

- Oh, ça va. J'aurais pu simplement partir d'ici.

La note sentencieuse dans sa voix embrasa une nappe de gaz

plus grande et plus diffuse, un combustible politique déposé en elle par sa mère, puis par certains profs de fac, certains films comiques de mauvais goût et par Annagret aussi, à présent – une notion d’injustice face à ce qu’un de ses professeurs avait appelé l’*anisotropie* des rapports sexués : les garçons pouvaient camoufler leurs désirs d’objetisation sous le langage des sentiments, tandis que les filles jouaient à ce jeu masculin du sexe à leurs risques et périls, dupes si elles objetisaient à leur tour, et victimes si elles ne le faisaient pas.

– Tu n’avais pas tant de reproches quand ta bite était dans ma bouche, dit-elle.

– C’est pas moi qui l’y ai mise. Et elle n’y est pas restée longtemps.

– Non, parce qu’il a fallu que je descende chercher une capote pour que tu puisses me la mettre ailleurs.

– Ouah ! Alors tout est ma faute, maintenant ?

Brouillé par les flammes, ou par la chaleur du sang, le regard de Pip tomba sur son téléphone portable.

– Eh ! protesta-t-il.

Elle se leva d’un bond et courut à l’autre bout de la pièce avec l’appareil.

– Eh, t’as pas le droit de faire ça, cria-t-il en la poursuivant.

– Si, je peux !

– Non, tu ne peux pas, c’est pas juste. Eh... eh... t’as pas le droit !

Elle se recroquevilla face au mur, sous le bureau d’enfant qui était son seul mobilier, une jambe calée contre un pied du meuble. Jason tenta de la tirer par la ceinture de son peignoir, mais il ne put la déloger et n’était apparemment pas prêt à se montrer plus violent.

– T’es complètement tarée ! s’exclama-t-il. Qu’est-ce que tu fous ?
Pip toucha l’écran de l’appareil de ses doigts tremblants.

Rdv au SFMOMA à 4 h.

– Merde, merde, putain, dit Jason en allant et venant derrière elle. Qu’est-ce que tu fous ?

Elle bascula sur la conversation suivante.

Coitus interruptus maximus !
62 mn et ça continue !

Elle est bonne au moins ?

Beau visage, corps superbe.

Superbe comment ? Nichons ?

8+

Ça vaut le coup d'attendre, alors.

Je te file son numéro
si t'aimes les filles bizarres.

68 mn !

Elle se laissa tomber sur le côté, fit glisser le téléphone au sol en direction de Jason. Sa colère s'était consumée aussi vite qu'elle s'était enflammée, laissant derrière elle des cendres de chagrin.

- C'est comme ça que parlent certains de mes copains, se défendit Jason. Ça ne veut rien dire.

- S'il te plaît, va-t'en, fit-elle d'une petite voix.

- On reprend à zéro. Comme avec un ordi, on redémarre ? Je suis vraiment désolé.

Il posa une main sur son épaule, elle eut un mouvement de recul. Il retira sa main.

- OK, mais on se reparle demain, d'accord ? C'était manifestement un mauvais soir pour tous les deux.

- Je veux juste que tu t'en ailles. Maintenant.

